

24 septembre 1944. Déportation des hommes raflés dans les 6 villages du haut de la vallée du Rabodeau

**Du Puid à Rastatt. Le carnet de route interrompu d'Hubert Colin
25 ans, habitant du Puid**

Les circonstances ne lui ont pas permis d'écrire le reste de son « carnet de route »
Presque illisible, ce récit interrompu est revenu de Dachau, sans lui. Plus tard, sa famille
l'a dactylographié

Hubert Colin a disparu. Mort d'épuisement ou abattu au bord d'une route, on ne saura
jamais. Dans une des hallucinantes marches d'évacuation du camp d'Auschwitz
Blechammer, une de ces « Marches de la Mort »

*Merci à sa femme et à Pascale Schmitt, sa nièce, d'avoir bien voulu permettre de publier
ce témoignage*

Déportation du 24 septembre 44

**Carnet de route du Puid, France à Rastatt, Allemagne
Hubert Colin - Le Puid**

Embarqués au Puid le **dimanche 24 septembre 44** et emmenés au château de Belval par camion. Passons la journée en interrogation, passons la nuit sur le béton. Jusqu'au **lundi 25** à 4 heures du soir sans manger.

Rassemblement à Belval des près de 500 hommes raflés, puis nous sommes emmenés à pied jusqu'à l'usine de Poutay. Nous passons également la nuit couchés sur le plancher, sans couverture. Tous les hommes sont mouillés et pas de linge de rechange. Nous passons également la journée du mardi à l'usine sans manger. Heureusement, de bonnes gens de Poutay qui nous ravitaillent en soupe, pain, beurre, etc. couvertures.

Mardi 26 septembre cinq heures du soir, rassemblement sous la pluie et en marche direction le fameux camp de Schirmeck. Pendant notre traversée de Rothau de bons Français nous plaignent, beaucoup de femmes pleurent, d'autres qui ont des idées germaniques nous narguent et se moquent de nous. Dès notre arrivée au camp nous sommes comptés, démêlés. Heureusement, les hommes du Puid sont ensemble. Nous sommes répartis dans une chambre mais nous ne sommes pas seuls, d'autres de Moussey et de la Petite Raon sont avec nous. Notre première nuit dans un lit si l'on peut appeler cela un lit, une toile pleine de copeaux, c'est toujours mieux que le plancher. La nuit se passe assez bien, toujours sans couverture.

Le lendemain **mercredi 27 septembre**, réveil cinq heures et demie, appel qui dure une éternité, ils ne sont pas d'accord sur le nombre des prisonniers. A huit heures, distribution du café (eau chaude) et un morceau de pain pour la journée. Nous flânon dans notre chambre toute la journée. A midi, soupe au chou assez bonne et assez abondante. Le soir, un quart de café et un morceau de pain, une cuillerée de confiture. Le lendemain nous passons tous au coiffeur, cheveux et barbe à double zéro et ensuite croix + sur le doigt et le béret, soit disant une distinction. La vie du camp s'écoule monotone jusqu'au dimanche.

Dimanche 1^{er} octobre matin à 8 h 1/2 on nous embarque par camion, 60 dans un. Direction l'Allemagne. Tout le matin nous roulons dans cette belle plaine d'Alsace que nous pouvons contempler car le camion est découvert, heureusement qu'il ne pleut pas. Ce qui nous fait le plus gros c'est de voir les gens aller et revenir de la messe, tous nous regardent tristement. Vers 11 heures nous arrivons et traversons Strasbourg. Pauvre Strasbourg, bombardé, incendié, évacué. Ce n'est que décombres. Le camion roule toujours. Midi, le camion s'arrête, nous venons de dépasser la dernière maison française. Tout le monde s'est tu. Le Rhin est là devant nous, notre dernière lueur d'espoir s'est envolée. Une barrière s'ouvre, le pont se referme, le camion démarre (*Adieu France*). Nous voilà prisonniers en Allemagne. Nous roulons 5 km environ.

Nous arrivons à Rastatt, nous le traversons. A la sortie, arrêt et descente. Nous nous regardons. Un grand bâtiment, une citadelle, d'énormes portes s'ouvrent (*Adieu liberté*). Dans la cour une quantité de malheureux comme nous se pressent : d'où venez-vous ? les dernières nouvelles ? Pauvres gens, nous n'en savons pas plus qu'eux. Voilà la vie des prisonniers qui commence. On nous distribue notre chambre, 69 dedans, sans paille toujours.

La journée du **2 octobre** a été moins monotone. Nous avons scié du bois avec un gars de Quieux. A midi et demi, louche de soupe supplémentaire aux travailleurs. A deux heures nous recommençons le travail jusqu'à cinq heures du soir. Ensuite arrêt. A 6 h 1/2 nous touchons un morceau de pain et un morceau de saucisse. Extinction des feux 7 h 1/2. Nous passons la nuit tant bien que mal, toujours sans paillasse ni couvertures, heureusement il ne fait pas bien froid.

Le 3. Réveil 7 heures, distribution de café un morceau de pain et une cuillerée de confiture. Il fait beau temps. Comme nous avons repos je fais la lessive de mon mouchoir. Nous attendons la soupe avec impatience, nous la mangeons à 4 heures. Le reste de la journée se passe sans événement. Dans la nuit, 150 Russes arrivent au camp, il faut évacuer une chambre, donc 40 hommes arrivent chez nous. Nous sommes 105 dans la chambre.

Jeudi 4 octobre. Réveil 7 heures 1/4, quart de café et un morceau de pain sec. Ensuite rassemblement : 1 heure 1/2 sur les rangs, c'est la pagaille complète. Tout cela terminé nous remontons dans nos chambres et attendons avec impatience l'heure de la soupe. A 1 heure, distribution, une louche de soupe. Pour des estomacs affamés, c'est maigre. Après la soupe nous remontons dans nos chambres. Beaucoup se couchent, d'autres se groupent et discutent sur notre libération. D'autres encore se penchent par la fenêtre pour voir les copains qui sont de corvée dans la cour.

Ici s'arrête le carnet de route de notre cher déporté Hubert Colin du Puid, âgé de 25 ans. De là ils seront dirigés sur Dachau, lui et ses compagnons de misère. Et comme là ils ont été tous dépouillés de leurs vêtements le carnet de route n'a pu être continué.

Note de Pascale Schmitt

Hubert Colin n'est pas revenu. Son récit si, conservé dans sa « pochette personnelle » créée au moment de son immatriculation au camp de Dachau (*pochette scrupuleusement classée dans le « magasin des objets personnels » tenu au camp... devant être remise au détenu le jour de sa « sortie »*)

Ci après, l'une des lettres de sa femme qui « cherche à savoir. », celle adressée à Marius Schmit (*Marius Schmit : voir rubriques Bilan humain/Lettres d'après et Ecrits de rescapés/Marius Schmit, et Marcel Dolmaire*)

Le Puid pp. 11-48

Monsieur

Dans l'angoisse terrible où nous sommes
je vous adresse ces quelques mots pour savoir
si vous avez encore quelques souvenirs se rapportant
à mon mari départi avec vous à Bechammon
son nom Colin Hubat 28 ans. M^r Dobnari
de Mucourt et M^r Maltampis de Moussey m^r
disent que mon mari s'est caché dans une ferme
avec ses camarades Robert Braganti et Marcel,
Bastien (tache à la joue) ceci se passait fin janvier
avez vous souvenir de cela d'autre part le
dépist de Robert Braganti est connu officiellement
mort il a eu lieu à Buchenwald le 28 Février
pour Marcel Bastien M^r Dobnari dit qu'il
est mort sur la route donc il est probable que
les S.S. qui recherchaient après le départ des
hommes les ont retrouvés qui pensez vous de
tout cela. Je vous prie Monsieur de me dire toute
ce que vous savez et la vérité pure. L'attente a été
si longue pour rafraîchir votre mémoire je joint
une photo.

Dans l'attente d'une prochaine
reponse de votre part croyez Monsieur
a mes très remerciements et a mes
salutations sinceres

M. Colin Hubert

Le Puid par Senones
Vosges